

Plongeon dans l'amour

Patrice Desbiens, *Bleu comme un feu*, Sudbury, Prise de parole, 2001, 70 p., 10 \$.

Pierre Ouellet, *L'avancée seul dans l'insensé*, Montréal, le Noroît, 2001, 112 p., 21,95 \$.

Francis Catalano, *Index*, Montréal, Trait d'union, 2001, 160 p., 21,95 \$.

Jocelyne Felx

Numéro 104, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38029ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

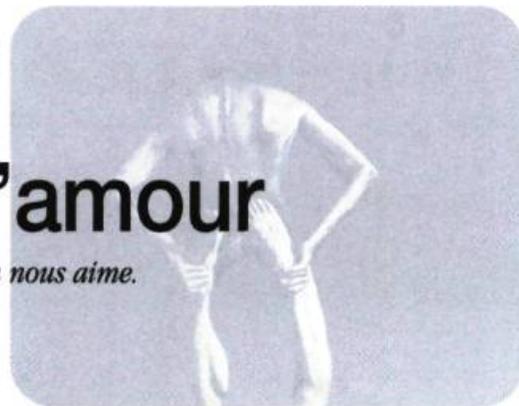
Citer ce compte rendu

Felx, J. (2001). Compte rendu de [Plongeon dans l'amour / Patrice Desbiens, *Bleu comme un feu*, Sudbury, Prise de parole, 2001, 70 p., 10 \$. / Pierre Ouellet, *L'avancée seul dans l'insensé*, Montréal, le Noroît, 2001, 112 p., 21,95 \$. / Francis Catalano, *Index*, Montréal, Trait d'union, 2001, 160 p., 21,95 \$.] *Lettres québécoises*, (104), 43–44.

Patrice Desbiens, *Bleu comme un feu*, Sudbury, Prise de parole, 2001, 70 p., 10 \$.
Pierre Ouellet, *L'avancée seul dans l'insensé*, Montréal, le Noroît, 2001, 112 p., 21,95 \$.
Francis Catalano, *Index*, Montréal, Trait d'union, 2001, 160 p., 21,95 \$.

Plongeon dans l'amour

Nous ne vivons pleinement que si quelqu'un nous aime.



POÉSIE
Jocelyne Felx

LE DÉSIR AMOUREUX FAIT DE NOUS des paranoïaques romantiques. Il nous change en décodeurs de symboles, en interprètes de gestes, de mots, de décors, de paysages, etc. Il nous fait délirer entre l'éther et les décombres.

Profonde béatitude

« L'amour est bleu », disait la chanson. Ravissement, abandon, jouissance, union parfaite, parfait bonheur caractérisent *Bleu comme un feu*.

Des élans amoureux enflammés s'y fondent dans l'histoire la plus vivante. Avec une simplicité textuelle qui ne sacrifie pas (quoique un peu) l'intelligence aux effets, Patrice Desbiens croit à son cœur et à son corps, croit en la bonté de son étoile. La foi, nous le savons, n'a pas besoin d'application. Desbiens adopte ici une forme plus légère qu'à l'accoutumée. Le rapport de l'adulte à l'enfance y est omniprésent. Dès l'épigramme, les vers d'une fillette de neuf ans sautent à cloche-pied sur une nasale. Dans ce recueil, les sons font chanter le sens, éclairent joies et petites noirceurs. Répétitions de syntagmes, substitu-

tions de morphèmes, paronymie, calembours légers, mots-valises, rimes intérieures, semés comme des cailloux, opèrent leur magie. Le poème enveloppe la femme d'un cordon d'amour, et tout ce qui se trouve à l'intérieur du cercle est digne d'être aimé. Si Desbiens mêle la romance à un doigt de folie, ses acrobaties verbales n'entravent en rien la lecture. Au contraire, le poète pulvérise les barrières qui séparent la poésie d'un public plus large. L'humour reflète la joie, le bien-être de l'amour simple et grand pour une femme et la puérilité du désir amoureux qui cherchent à trouver ce qu'il y a de plus humain dans la littérature.

L'amour n'est pas asservi à une image d'épinal. Déjà, sur la couverture du livre, le contraste entre les lettres manuscrites bleues du titre et les lettres manuscrites grises de la signature du poète trahissent une distance infranchissable. À cet égard, la photographie sur laquelle des crayons rouges symbolisent des bâtons de dynamite représente une belle mise en abyme du pouvoir incendiaire de l'amour et de l'écriture. Le recueil de Desbiens, par-delà sa délicieuse naïveté et son échappée ludique, parle aussi de la réalité perverse de l'amour dans un dépouillement contraire à la mise à nu de la poésie intimiste. Le livre n'est donc pas si éthéré ou anodin qu'il y paraît, et c'est là toute l'astuce du poète, d'être à la fois dans l'appartenance à la femme et à l'écart, sur la crête entre les lieux. La foudre amoureuse qui conduit à une certaine exagération délibérée des qualités de l'aimée peut engendrer la stupeur après avoir plongé l'utopie dans un con-

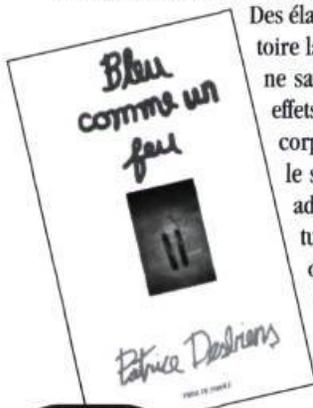
flit périlleux avec la réalité. En somme, l'amour d'une femme et de la féminité ne fait pas oublier à Desbiens l'obsédante présence d'une souffrance et d'une mort qui rompent l'équilibre du temps.

L'adieu

Il se peut que l'amour naisse dans un coup de foudre, mais il ne meurt pas aussi instantanément. Dans un désordre à peine organisé, le dernier recueil de Pierre Ouellet aborde le thème de la rupture amoureuse. Le chantre de *Vita chiara, villa oscura*, livre empreint d'une grande pureté poétique, nous déconcerte dans sa dernière œuvre. *L'avancée seul dans l'insensé* évoque d'une manière inachevée et redondante la tragédie de l'amour. La charge du poète contre l'égoïsme collectif et la violence mondiale cache mal l'intimisme du propos. Un homme en crise, en manque de tout, « l'histoire, le monde, la poésie » (p. 104), refoule à peine sa colère, partagé entre le passé antérieur et le vide dévastateur qui lui succède.

La séparation officialisée (« on est à deux, à dix, à cent dans la même détresse, dans la même galère », p. 85), l'amant ne se sent pas en état de revivre, de se maintenir à la hauteur du présent. Les digressions inévitables d'une expression improvisée s'imposent comme une catharsis. À l'écart des jeux du sophisme, des schématisations et de la dialectique, Ouellet interroge la vérité de l'homme qu'« [il] a été, une femme à ses côtés » (p. 77). L'écriture insensée annoncée dans l'intitulé du recueil traduit la crispation de la solitude, l'angoisse de la « maison rase » et du néant à venir et la conscience d'être dépassé, mais sans comprendre pourquoi. Les relations tissées entre les constituants lexicaux auront souvent trait à la maladie et au froid, à la marche et aux chambres de fortune suggérant l'effroi de sortir d'une relation de chaleur, de lumière et de refuge. « J'ai écrit sur ma vie : fermé. Pour cause de maladie. Cause de départ » (p. 33), écrit-il. De l'incipit à la dernière page, la pulsion émotive submerge comme une vague. Dans l'attente sans attendu, l'esseulé s'attache aux petits riens : « marche, marché, somnifère » (p. 45).

Nous émeut dans ce livre la sympathie de l'homme pour le féminin vu comme un autre soi-même, un alter ego et, aussi, comme ce que le masculin n'est pas. L'espace intersubjectif ne renvoie à aucun cliché dans le sens éthéré ou érotique de la littérature, mais d'abord à la solitude profonde de l'homme et de la femme. La femme est liée au caché, à l'éloignement pudique, au fait qui consiste justement à se retirer ailleurs, en un lieu opposé au mouvement de la conscience : « elle parle comme si elle savait.



Patrice Desbiens



Le poème en revue



L'ÉROTISME INÉDIT

Bulletin d'abonnement



Abonnement pour cinq (5) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 \$

ABONNEMENT RÉGULIER 41,41 \$ []

ABONNEMENT À L'ÉTRANGER (TRANSPORT INCLUS) 51,76 \$ []

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

Tél. : _____ Téléc. : _____

Courriel : _____

C. P. 48774, OUTREMONT,
(QUÉBEC) H2V 4V1

Elle sait » (p. 48). Voilà la souveraine empathie de l'amour et ce respect posé à la limite d'un monde et à la reconnaissance d'un autre.

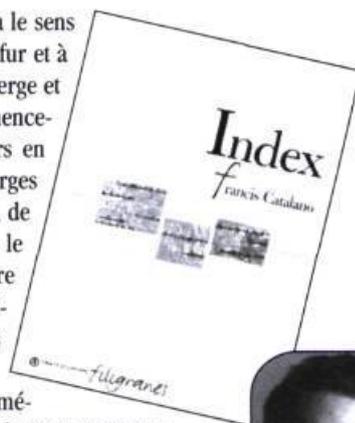
Devoir de vérité

Chacun sait que la version conquérante de l'histoire ne présente pas et ne sert pas la vérité. « Une société qui nie son devoir de vérité n'est pas une société libre », écrivait Georges Erasmus dans un des textes récemment parus dans *Le Devoir* sous le thème « Les autochtones et nous » (28 juillet 2001). Un livre de poésie ne peut certes pas acquitter, même tardivement, une dette de justice envers les autochtones. Dans *Index*, Francis Catalano renoue avec le sujet historique cher aux écrivains canadiens-français du XIX^e siècle et, au XX^e, au poète chilien Pablo Neruda dans son magnifique *Chant général* (1950). Son discours s'insère dans le texte culturel de notre temps, où les actes magnifiés du colonialisme européen sont sévèrement critiqués. La complication de l'époque moderne a sapé les bases du mythe historique. L'histoire réelle se réécrit autrement, quoique toujours produite par une myriade de subjectivités.

Dans sa mini-épopée, Catalano a le sens de la protestation qu'il amplifie au fur et à mesure qu'il s'éloigne du monde vierge et de la grandiose nature des commencements. Depuis la fonte des glaciers en passant par les Vikings et les « berges vertes où l'on bivouaque » (p. 35), de fil en aiguille, il nous replace dans le lieu et dans le temps de la rencontre entre Blancs et autochtones, dessinant un portrait peu flatteur des découvreurs du Nouveau Monde.

Le poète, sensible aux coutumes immémoriales et aux liens spirituels avec la *Terra Mater*, se voit comme un fils adoptif des autochtones. Si la traversée initiatique d'un monde vierge occupe les deux premières sections, la section suivante, qui comporte une dimension indéracinablement personnelle, se lit comme une transition entre la dimension tellurique des premières et la dimension historique des dernières. Elle évoque avec beaucoup de fraîcheur un récit de voyage au Mexique dans l'enfance. Enfin, dans la section éponyme et dans la dernière intitulée « Le pays renversé » (clin d'œil à l'essai de Denys Delâge), le poète expose l'ère coloniale, les convoitises, la barbarie, les guerres et les nations piétinées. Cinq sections, strates ou repères historiques composent *Index*. Le mot désigne aussi le rendez-vous manqué de nos découvreurs avec le pays des épices.

D'avantage imagier dans les deux premières sections, Catalano laisse filtrer un certain prosaïsme au fil des pages. Le vers file, alerte, sans jamais s'embourber. La vision historique, plutôt impressionniste, n'apporte que fort peu d'éléments nouveaux, mais témoigne d'une quête de soi et du pays ouverte à l'altérité (sans réussir pourtant à tirer un trait sur le passé diviseur de ce continent aux multiples solitudes). Le territoire imaginaire n'a pas la singularité annoncée dans le communiqué, mais tout est adroitement, et assez poétiquement, exprimé.



Francis
Catalano